

Ethiopie, dans les montagnes de la foi

[Le Figaro - Bernadette Gilbertas - Publié le 19/12/2014 - Mis à jour le 26/12/2014](#)



Le prêtre et gardien de l'église de Guh (Abune Yemata), la vertigineuse, accueille les pèlerins devant la petite porte qui s'ouvre sur l'étroite vire rocheuse perchée à près de 300 mètres au-dessus du vide. - Olivier Grunewald

Dieu confia un jour aux Éthiopiens l'art de révéler sa demeure. Ils se mirent au travail, creusant les falaises rouges du nord du pays. Aujourd'hui, les visiteurs découvrent, éblouis, ces églises rupestres patiemment sculptées dans les roches du Tigré oriental.

Abreha et Atsbeha étaient frères et rois tous les deux. Un jour, Dieu leur apparut et leur intima l'ordre de se rendre dans les montagnes lointaines, d'en fouiller les falaises et de révéler aux yeux des croyants une église enfouie là depuis toujours. Abreha et Atsbeha quittèrent leur royaume pour s'aventurer dans les montagnes et gravir la falaise de Korkor. En vain. Les cimes pointées par le doigt divin étaient inaccessibles. Appelé à la rescousse, Dieu, d'un geste et d'un seul, fendit la montagne en deux, demanda à Satan de combler la fissure par cette roche en fusion qui bouillonne dans les marmites de l'enfer, et d'y forger un escalier. Une fois solidifiée, la lave noire guida les frères vers le piton sacré où se cachait la demeure de Dieu. Bloc après pierre, ils excavèrent l'une des plus belles églises troglodytes d'Ethiopie. Marche après marche, nous voici à notre tour en train de crapahuter sur la roche ignée, par cet accès naturel enchâssé dans le grès rouge.

Un dyke, diraient les géologues, ou filon de basalte remonté à travers une diaclase, solidifié en prismes horizontaux, perpendiculairement aux parois. Mais comment moines et croyants pouvaient-ils déjà savoir, au VI^e siècle, que la voie d'accès à la montagne de Korkor était emplie d'une roche venue des profondeurs en profitant des faiblesses de la tectonique? Cette question nous hante alors que nous pénétrons au cœur de la légende d'Abreha et Atsbeha !

Nous étions installés, la veille, devant le restaurant de pierres sèches du Korkor Lodge, tout juste sorti de terre, rêvé et conçu par Luigi Cantamessa. Ce natif du Piémont débarqué en Suisse dans les années 60, ayant ensuite longtemps sillonné l'Ethiopie et son impressionnant patrimoine religieux, avait commencé à nous conter l'histoire de la chrétienté, ses légendes et ses nombreux mystères.

Devant nous se dressait, flamboyante, majestueuse, la falaise de Korkor hérissée de pitons, au cœur du massif de Gueralta dans le Tigré oriental.

Un décor digne de l'Ouest américain planté au milieu de cette province septentrionale de l'Abyssinie et animé par le va-et-vient des bergers venant abreuver leurs troupeaux et leurs ânes. Le visage marqué par des années d'expéditions, le regard toujours pétillant, Luigi était intarissable ; une vraie bible quand il s'agit de patrimoine culturel, de peuples et de chrétienté éthiopienne. Ancien chargé de mission nommé par le gouvernement américain pour organiser l'aide aux réfugiés à la fin des guerres du Vietnam, du Soudan et de l'Ethiopie, baroudeur passionné de volcans, voyageur-conférencier, il se consacre aujourd'hui à la promotion de l'Ethiopie, sa grande passion. Les flammes de la Gueralta s'étaient atténuées, passées du bordeaux au violine bien après le coucher du soleil.



Assis dans le déambulatoire, les hommes se sont mis à prier tandis que la voix du prêtre lisant les textes sacrés résonne dans l'église rupestre Maryam Korkor - Olivier Grunewald

Nous débouchons maintenant sur un replat dominant de 200 mètres la plaine piquetée d'acacias lilliputiens. Sur un plateau envahi de figuiers de Barbarie en fleur, un prêtre drapé de jaune et son disciple lisent à voix haute les textes sacrés inscrits sur un missel en peau de chèvre. En arrière-plan se dresse un mur blanchi à la chaux, seule construction apparente au milieu de la falaise lisse. L'accès à l'église Maryam Korkor, où doit se dérouler cette nuit une grandiose cérémonie, nous a semblé aisé. Aguerri au vertige, sans doute, car voici une semaine que nous nous enfonçons dans des gorges profondes, escaladons des falaises verticales, tâtonnons pieds nus sur des vires étroites suspendues au-dessus du vide, à la recherche de quelques-uns des 160 édifices troglodytes enfouis dans le grès. Abuné Yemata, à Guh, la toute première, reste la plus marquante de nos découvertes.

Arrivés au pied de la falaise, nous avons dû nous déchausser par respect pour la montagne sacrée, mais aussi pour éviter d'éroder les prises façonnées dans la verticalité du grès par les empreintes millénaires des pèlerins. Nous nous étions lancés sur ce passage d'escalade court mais très aérien, conseillés par un guide local. Puis nous avons suivi un étroit chemin entre deux pitons acérés et débouché sur un col. Là, perchés à 200 mètres au-dessus de l'abîme, il avait fallu composer avec la vire rocheuse inclinée, les aspérités et le vent. Seule échappatoire au malaise et au vide, la beauté du lieu, et, au bout du doigt tendu de notre guide, une falaise lisse censée abriter une église. Jeune, visage fin au sourire éclatant, une clé accrochée autour du cou, le prêtre d'Abuné Yemata, tout de blanc vêtu au milieu d'un univers de roches rouges, était venu à notre rencontre.

Il nous avait guidés vers une niche creusée dans le grès flanquée d'une petite porte en bois. Nous l'avons franchie en nous courbant. Piliers massifs, arcades décorées, coupoles richement enluminées ont émergé de l'obscurité, sous le jeu de la lumière déversée par l'unique ouverture et ricochant sur les parois. L'église, tout entière creusée dans la roche, s'est révélée, immense, parée sur toute sa hauteur de fresques colorées, naïves, vivantes, peintes à même la pierre. S'habituant peu à peu, nos yeux découvraient de nouvelles absides tout aussi prestigieuses. L'ambiance feutrée d'une grotte, mêlée au caractère sacré de ce lieu cultuel, nous avait aussitôt imposé le silence.

Après Guh la vertigineuse, il y avait eu Abba Daniel, petite chapelle dont l'entrée minuscule s'ouvre sur une large vire perchée à 300 mètres au-dessus du vide ; Abuné Gebré Mikael, dite l'église Bleue pour les tonalités remarquables de ses fresques et ses voûtes ; Debré Damo, l'interdite aux femmes, carrefour religieux de la région, que nous n'aurions pu atteindre sans l'aide de solides cordes de cuir tressées, hissés par un prêtre hilare ; Debré Tsion, juchée dans son nid d'aigle ; et bien d'autres encore... Toutes entretenues par de nombreux moines et assidûment fréquentées par les Tigréens. Qui étaient les concepteurs de ces églises aussi élaborées à plan basilical, dotées de trois nefs, jusqu'à cinq parfois, creusées du haut vers le bas à partir d'une minuscule ouverture dans la falaise ?



Des pupilles immenses, vives et captivantes sont l'un des traits distinctifs de la peinture éthiopienne qui orne les voûtes et les murs des églises du Tigré Oriental, comme ici, celle de Guh - Olivier Grunewald

Avec quelles méthodes, quels outils, des hommes ont-ils pu, dès le VI^e siècle, éviter la montagne pour en faire surgir les courbes harmonieuses des piliers, chapiteaux, arcs et coupoles? Pour toute réponse, celle des prêtres, gardiens des lieux: Dieu seul est à l'origine des églises ; Dieu qui envoya un message aux hommes et leur ordonna de révéler sa demeure enfouie dans la roche. Si l'on ne sait rien de ces architectes, sculpteurs et peintres émérites, la présence des églises rupestres est connue depuis longtemps, mais aucune étude systématique n'avait été entreprise avant la fin des années 60. Les recherches, interrompues par la longue guerre civile qui s'est achevée en 1991, ont repris timidement malgré le conflit entre l'Erythrée devenue indépendante et l'Ethiopie.

Si la taille de ces monuments a certainement commencé avant l'introduction du christianisme en Ethiopie, tout le monde s'accorde pour dater les églises rupestres du Tigré entre le début du VI^e et le XIV^e siècle. Quant à leur origine, deux versions: l'une, issue d'une approche scientifique, trop sujette aux disputes universitaires ; l'autre claire, basée sur la foi. Luigi Cantamessa s'irrite en effet de lire que les chrétiens d'Ethiopie se seraient réfugiés dans les falaises pour échapper à l'ennemi: «Non! Bâties

en altitude, volontairement enclavées dans la forteresse naturelle que dressent les hauts plateaux d'Abyssinie, les églises du Tigré ont été conçues pour permettre aux chrétiens de s'élever loin du monde des hommes et de toucher à la pureté.» En effet, dans la vision de l'orthodoxie éthiopienne, la maison de Dieu est, depuis la Création, inscrite dans la roche, élément très présent dans le monde sémitique également. La montagne, quant à elle, est synonyme de force, d'éternité dans l'Ancien Testament. Bien d'autres églises, encore invisibles, attendent le songe d'un croyant, un signe, pour être révélées, disent les prêtres de la région. Luigi se souvient de ses premières visites dans le Tigré. Tout en lui faisant découvrir son église, le prêtre ne cessait de regarder tout autour de lui, d'ausculter la pierre. Le nez palpitant, il reniflait les moindres fissures pour humer, disait-il, les relents d'encens échappés des demeures divines encore enfouies dans la roche.



Venus des villages voisins, prêtres et fidèles se rejoignent pour célébrer les fêtes de Pâques dans l'église Maryam Korkor
Olivier Grunewald

La lumière du soir s'est éteinte, adoucissant reliefs et ombres. Assis devant la porte de Maryam Korkor, nous goûtons à la sérénité et au silence. Alors que la nuit tombe, de petits groupes de villageois, certains guidés par une faible lumière, d'autres dans l'obscurité totale, progressent vers le lieu saint. Hommes et femmes mélangés forment bientôt une cohorte serpentant le long des versants. Les fidèles entrent maintenant un à un par la petite porte. Nous leur emboîtons le pas. Les hommes drapés, enturbannés de blanc sont installés dans le Kene Mahlet ou déambulatoire, les femmes, regroupées dans une allée. Le jeu d'ombres et de lumières des chandelles dessine autant de scènes de Georges de La Tour et souligne une même ferveur sur tous les visages. Une voix puissante résonne au milieu d'un tel recueillement: celle du prêtre lisant les textes sacrés. L'arrivée de tambours au milieu du chœur vient mettre un terme à ces longues heures de lecture. Rythmes, danses et chants lancinants emplissent l'église nimbée de la lueur orangée des bougies. Puis les reliques portées par les sages font leur apparition. Tableaux, croix, le trésor tout entier de l'Eglise est alors dévoilé. L'encens envahit la nef. Il enivre le corps et l'esprit des fidèles pris dans leur étrange ballet.

A l'extérieur, les étoiles pâlisent. L'aube se lève. Bientôt la foule des fidèles s'évanouira à travers les montagnes. Ainsi se déroulent Pâques et les grandes fêtes religieuses dans les montagnes septentrionales de l'Ethiopie, extraordinaire pays de foi et de ferveur, l'un des tout premiers à avoir adopté la religion chrétienne. Alors que nous filons en direction de Debré Tsion, Luigi Cantamessa nous replonge dans l'histoire de son pays de cœur.



Les prêtres-peintres gardent vivant l'art religieux, ici, une bible en peau de chèvre. - Olivier Grunewald

A l'origine de cette adoption précoce, la situation géographique de l'Ethiopie sur la rive de la mer Rouge, haut lieu de passage dès la plus haute Antiquité, qui favorisa la circulation des idées et facilita la pénétration d'éléments culturels d'origine moyen-orientale en Afrique de l'Est. L'arche d'alliance dérobée par le fils légitime de Salomon, roi d'Israël, se trouverait toujours, d'après l'Eglise orthodoxe éthiopienne, dans le saint des saints d'un édifice situé à Axoum, capitale du premier grand empire à se convertir au christianisme. «L'évangélisation de l'Ethiopie a pris son essor grâce à l'arrivée de missionnaires provenant du Proche-Orient, dont les plus célèbres sont les Neuf Saints syriens, considérés comme les véritables fondateurs de l'Eglise éthiopienne, poursuit Luigi, alors qu'une foule inhabituelle prend possession de la piste. C'est à cette époque que se formèrent autour de celles venues de la Grande Syrie, des communautés monastiques installées dans une constellation de grottes, où chaque membre vivait dans l'isolement, traduisant du grec en guèze - idiome dérivant de langues sudarabiques anciennes -, l'Ancien et le Nouveau Testament, et autres textes sacrés.»

Les villageois convergent maintenant vers une maison et son auvent de toile où se prépare une nouvelle fête, à en croire les monceaux de galettes d'injera que les enfants portent sur leur tête dans de magnifiques paniers tressés. «Un mariage», souffle Luigi. Les tambours sont de nouveau de sortie. L'euphorie gagne le cortège. Juchée sur une mule, la mariée arrive protégée d'une ombrelle et le visage voilé. Elle assiste, intimidée, aux rites et mimes auxquels se livrent prêtres et musiciens, sa valise sagement posée à ses pieds. Dès demain, elle partagera la vie des villages de la Gualta, entre travaux des champs, famille, prières et cérémonies dans les églises creusées dans les montagnes de la foi.